

XIII.—L'ENQUÊTE.

L'enquête du coroner, qui avait été fixée pour midi ce jour-là, fut retardée jusqu'à trois heures de l'après-midi sur la demande pressante de Henri Dunbar.

Quand donc a-t-on refusé la demande pressante d'un millionnaire ?

Le coroner, qui était un petit homme remuant, accéda très-volontiers aux désirs de M. Dunbar.

« Je suis étranger en Angleterre, dit l'Anglo-indien ; jamais de ma vie je n'ai assisté à une enquête. L'homme assassiné avait des relations avec moi. On l'a vu pour la dernière fois en ma compagnie. Il est absolument nécessaire que j'aie un conseiller légal pour s'occuper, dans mon intérêt, de ce qu'il y aura à faire. Qui sait quels soupçons peuvent s'élever contre mon nom et mon honneur ? »

Le banquier faisait cette remarque en présence de quatre ou cinq des jurés, du coroner et de M. Sander, le médecin qui avait été mandé pour examiner le cadavre de l'homme qu'on supposait avoir été assassiné. Chacun de ces gentlemen protesta à haute voix et avec indignation contre l'idée de la simple possibilité qu'un soupçon, ou l'ombre d'un soupçon, pût s'attacher à un homme comme M. Dunbar.

Ils ne savaient évidemment rien sur son compte, si ce n'est qu'il était Henri Dunbar, chef de la riche maison de banque Dunbar, Dunbar et Balderby et qu'il était millionnaire.

Était-il probable qu'un millionnaire eût commis un meurtre ?

Quand avait-on vu un millionnaire commettre un meurtre ? Jamais à coup sûr !

L'Anglo-indien était assis dans son salon particulier à l'hôtel *Georges*, écrivant et examinant ses papiers (écrivait constamment et arrangeant sans cesse les paquets de lettres du nécessaire à dépêches) en attendant l'arrivée de M. Balderby.

Le retard accordé par le coroner était une bonne aubaine pour le maître des *Armes du Forestier*. La foule entrainait et sortait, flânait autour de la maison et s'arrêtait au comptoir, buvant et causant tout le temps ; et le sujet de chaque conversation était le meurtre commis dans le bosquet sur le chemin de Sainte-Croix.

M. Balderby et Arthur Lovel arrivèrent à l'hôtel *Georges* quelques minutes avant deux heures. On les introduisit aussitôt dans l'appartement où Henri Dunbar les attendait.

Arthur Lovel avait songé à Laure et au père de Laure depuis le départ de Londres. Il s'était demandé, à mesure qu'il se rapprochait de plus en plus de Winchester, quelle serait la première impression que ferait sur lui M. Dunbar.

Cette première impression ne fut pas bonne ; M. Dunbar était un homme beau, très-beau même, grand, à tournure aristocratique, et ayant dans ses manières une certaine grâce hautaine qui s'harmonisait parfaitement avec sa bonne mine. Mais, malgré tout cela, l'impression qu'il fit sur Arthur Lovel ne fut pas agréable.

Le jeune avoué avait entendu faire de vagues allusions à l'anecdote du faux par ceux qui connaissaient à fond l'histoire de la famille Dunbar, et il avait appris que la vie qu'avait menée Henri Dunbar au commencement de sa jeunesse avait été celle d'un prodige égoïste.

Peut-être ceci eut-il quelque influence sur ses sentiments dans sa première entrevue avec le père de la femme qu'il aimait.

Henri Dunbar fit le récit du meurtre. Les deux hommes furent terrifiés par cette nouvelle.

« Mais où est Sampson Wilmot ? s'écria M. Balderby ; c'est lui que j'avais envoyé à votre rencontre, sachant que c'était la seule personne de la banque qui se souvint de vous et dont vous puissiez vous souvenir. »

—Sampson est tombé malade en route, d'après ce que m'a dit son frère, répondit Monsieur Dunbar. Joseph a laissé le pauvre vieillard quelque part en chemin.

—Il n'a pas dit où ?

—Non ; et, chose étrange, j'ai oublié de le lui demander. Le pauvre diable m'a amusé avec les vieux souvenirs du passé dans le trajet entre Southampton et Winchester, et nous n'avons que très-peu parlé du présent.

—Sampson doit être bien malade, reprit M. Balderby ; car sans cela il serait revenu Saint-Botolph-Lan-me raconter ce qui c'était passé.

M. Dunbar sourit.

« S'il était trop malade pour arriver jusqu'à Southampton, il ne pouvait évidemment pas retourner à Londres », dit-il avec une suprême indifférence.

M. Balderby, qui avait très-bon cœur, fut chagriné à l'idée que Sampson Wilmot avait été abandonné tout malade parmi des étrangers.

Arthur Lovel garda le silence ; il était assis un peu à l'écart des deux autres hommes et il examinait Henri Dunbar.

A trois heures, l'enquête commença. Les témoins appelés furent deux Irlandais, Patrick Hennessy et Philippe Murtock, qui avaient trouvé le cadavre dans un ruisseau, près de Sainte-Croix ; M. Sander, le médecin, le bedeau qui avait vu les deux hommes, leur avait parlé, et avait ensuite montré la cathédrale à M. Dunbar, le maître de l'hôtel *Georges*, le garçon qui avait accueilli les deux voyageurs et pris les ordres de M. Dunbar pour le dîner, et enfin M. Dunbar lui-même.

Il y avait beaucoup de monde dans la salle, car en ce moment la nouvelle du meurtre avait circulé au loin. Dans le nombre des curieux se trouvaient des gens influents, entre autres sir Arden, l'un des magistrats du comté, en résidence à Winchester ; Arthur Lovel, M. Balderby et l'Anglo-indien formaient un petit groupe assis un peu en dehors de la foule.

Les jurés prirent place à une longue table en acajou. Le coroner s'assit au bout.

Mais, avant de commencer l'interrogatoire des témoins, les jurés furent conduits dans la chambre obscure, où le cadavre gisait sur une des longues tables de l'estaminet. Arthur Lovel les suivit, et le médecin procéda de nouveau à l'examen du cadavre afin de pouvoir fournir les preuves de ce qui avait occasionné la mort.

La figure du mort était contractée et noircie par l'agonie de la strangulation. Le coroner et les jurés la regardèrent avec étonnement et épouvante. Parfois, un coup de poignard qui va droit au cœur laissera la figure de la victime aussi calme que celle d'un enfant endormi. Mais dans ce cas, il n'en était pas de même. L'horrible marque de l'assassinat se voyait sur ce front roide. L'horreur, la surprise et l'affreuse agonie d'une mort soudaine se confondaient dans l'expression de cette physionomie.

Les jurés causèrent un moment entre eux à voix basse, firent quelques observations au médecin, puis sortirent sans bruit de la chambre obscure.

Les faits du meurtre étaient très-simples et faciles à établir en quelques mots. Mais quelle que pût être la vérité de cette terrible histoire, ils ne renfermaient rien qui aidât à éclaircir le mystère.

Arthur Lovel, qui observait le cas dans les intérêts de M. Dunbar, adressa plusieurs questions aux témoins. Henri Dunbar fut lui-même la première personne interrogée. Il exposa le compte rendu très-simple et très intelligible de tout ce qui s'était passé depuis son débarquement à Southampton.

« J'ai trouvé le défunt qui m'attendait au bédarcadère, dit-il ; il m'a raconté qu'il était venu en remplacement d'une autre personne. Je ne l'ai pas reconnu tout d'abord, c'est-à-dire que je n'ai pas reconnu en lui le valet qui avait été à mon service avant mon départ d'Angleterre, il y a trente-cinq ans. Mais il s'est fait connaître plus tard, et il m'a dit qu'il avait rencontré son frère à Londres, le quinze du courant, et avait fait avec lui une partie du trajet vers Southampton. Il m'a raconté aussi qu'en route, Sampson Wilmot, beaucoup plus âgé que lui, était tombé malade, et que leur séparation avait eu lieu. »

M. Dunbar dit tout cela avec un calme parfait et très-délibérément. Il était même si calme, si résolu,

qu'on aurait dit presque qu'il récitait quelque chose appris par cœur.

Arthur Lovel, qui le regardait attentivement, s'en aperçut et en fut étonné. C'est chose habituelle qu'un témoin, même indifférent, en faisant sa déposition sur quelque chose de peu important soit confus, balbutie, hésite et se contredise même. Mais Henri Dunbar n'était nullement ému par l'affreux événement. Il était pâle, mais ses lèvres serrées, son attitude roide et son regard résolu attestaient la vigueur de ses nerfs et la force de son intelligence.

« Cet homme doit être de fer, se dit Arthur Lovel. Il est ou un grand homme ou un méchant homme. J'ai peur de choisir entre les deux. »

—En quel endroit le décédé Joseph Wilmot a-t-il dit qu'il avait laissé son frère Sampson ? demanda le coroner.

—Je ne m'en souviens pas.

Le coroner se gratta le menton d'un air pensif.

« C'est un peu étrange, dit-il ; le témoignage de ce Sampson pourrait jeter quelque lueur sur cet événement très mystérieux. »

M. Dunbar acheva ensuite de raconter son histoire.

Il parla du déjeuner à Southampton, du voyage de Southampton à Winchester, de la promenade de l'après-midi dans les prairies près de Sainte-Croix.

« Pouvez-vous nous désigner exactement l'endroit où vous vous êtes séparé du décédé ? demanda le coroner. »

—Non, répondit M. Dunbar ; souvenez-vous que je suis étranger en Angleterre. Je ne suis pas venu ici depuis mon enfance. Mon vieux camarade de collège, Michel Marston, se maria et s'établit aux Fougères pendant mon séjour dans l'Inde. J'ai trouvé à Southampton que j'avais quelques heures de disponibles avant l'arrivée de l'express pour Londres, et je suis venu ici pour voir mon vieil ami. J'ai été très désappointé en apprenant qu'il était mort. Mais j'ai pensé que je ferais bien d'aller rendre visite à sa veuve, qui me raconterait sans doute les derniers moments de mon pauvre ami. J'ai traversé avec Joseph Wilmot la cour de la cathédrale, et nous avons pris le chemin de Sainte-Croix. Le bedeau nous a vus et nous a adressé la parole à notre passage. »

Le bedeau, qui était debout parmi les autres témoins, attendant son tour d'être interrogé, s'écria alors :

« Oui, je vous ai vu, monsieur, je m'en souviens très-bien. »

—A quelle heure êtes-vous parti de l'hôtel *Georges* ?

—Un peu après quatre heures.

—Où êtes-vous allé ensuite ?

—Je suis allé, répondit hardiment M. Dunbar, dans le bosquet avec le décédé auquel je donnais le bras. Nous avons fait environ un quart de mille sous les arbres, et j'avais l'intention de pousser jusqu'aux Fougères pour y voir la veuve de Michel Marston, mais mes habitudes ont été sédentaires pendant les dernières années, et la chaleur du jour et la fatigue de la marche m'ont fait réfléchir que je n'en aurais pas la force. J'ai envoyé Joseph Wilmot aux Fougères, avec un message pour mistress Marston, à qui je demandais à quelle heure je pourrais me présenter chez elle aujourd'hui, et je suis revenu à la cathédrale. Joseph Wilmot, après s'être acquitté de sa commission, devait venir m'y reprendre.

—Il devait revenir à la cathédrale ?

—Oui.

—Mais pourquoi ne serait-il pas revenu à l'hôtel *Georges* ? pourquoi l'attendre à la cathédrale ? »

Arthur Lovel écoutait avec une étrange expression sur la physionomie. Si Henri Dunbar était pâle, son conseiller légal l'était plus encore. Les jurés regardaient le coroner avec stupéfaction, comme s'ils eussent été effrayés de son impertinence à l'égard du chef de la grande maison de banque Dunbar, Dunbar et Balderby. Comment osait-il, ce coroner, dont le revenu était de cinq cents livres par an au plus, comment osait-il discuter ou trouver invraisemblable une assertion de Henri Dunbar ?

L'Anglo-Indien sourit d'un air légèrement dédaigneux. Il était debout, dans une attitude nonchalante, jouant avec les breloques de sa chaîne de mon